

Accompagner le retour à l'école d'enfants déscolarisés

La chance de devenir quelqu'un



L'histoire que nous allons raconter s'est produite après plusieurs années d'engagement des équipes ATD Quart Monde auprès de familles en grande pauvreté vivant aux abords de l'ancienne carrière de Kunduchi, dans le district de Tegeta à Dar es Salaam. Jusqu'à sa fermeture, environ 1 500 personnes¹ y gagnaient leur vie, en cassant des pierres pour en faire du gravier, avec de petits marteaux pour seuls outils. La carrière est désormais fermée et la majorité des casseurs de pierres sont partis. Quelques-uns continuent cependant à marteler le long de la route, où un camion dépose chaque jour un chargement de pierres provenant d'une autre carrière et destinées à être réduites en gravier pour l'industrie de la construction.

¹ MEMKWA est l'acronyme swahili de Complementary Basic Education in Tanzania, un programme communautaire lancé par le gouvernement en 1999 pour offrir un système d'éducation formelle aux enfants trop âgés ou ayant dépassé l'âge de la scolarité. L'enseignement primaire est condensé dans un programme de trois ans, à l'issue duquel les élèves peuvent rejoindre l'enseignement secondaire classique. cf. <https://academicjournals.org/journal/ERR/article-full-text-pdf/9B5158363946>

Parmi eux vivent Salma et ses trois enfants à l'époque : deux jeunes filles de onze et neuf ans, et un petit garçon de quatre ans. A cause des nombreuses difficultés que la famille affronte, les deux plus grandes ne vont plus à l'école primaire. Au début de notre récit, Salma élève seule ses enfants. La vie de la famille est instable et ses revenus sont extrêmement précaires. Salma travaille alors comme casseuse de pierres, mais souffre d'hypertension et de problèmes cardiaques qui l'empêchent de travailler certains jours. Salma est prise dans un cercle vicieux : l'angoisse de ne pas pouvoir nourrir sa famille et de ne pas réussir à envoyer ses filles à l'école abîme encore plus sa santé.

Cette histoire raconte comment la famille a réussi à surmonter ces obstacles, grâce à la détermination de la mère et de ses filles et grâce à l'engagement de personnes qui les ont soutenues contre vents et marrée. Les deux plus grandes et leur jeune frère sont aujourd'hui scolarisés avec succès. Cette histoire est donc aussi celle de la réussite de Salma, la mère de la famille, qui a énormément lutté pour offrir un avenir à ses enfants.

Des obstacles administratifs et financiers insurmontables

Avant de s'installer dans le quartier de Kunduchi à la recherche d'un travail et d'un logement, la famille avait vécu dans un autre district, où les deux aînées étaient scolarisées à l'école primaire. Au moment de son installation, la mère a fait de son mieux pour obtenir les papiers nécessaires au changement d'école des deux enfants : elle était retournée à plusieurs reprises voir le chef d'établissement de l'école d'origine, mais elle n'avait obtenu que le dossier de la cadette, car le nom de l'autre ne figurait pas dans les registres de l'école. Rapidement, la mère n'a plus eu assez d'argent pour couvrir les frais de transport liés aux démarches auprès de l'administration de l'école afin de récupérer le dossier manquant :

« Je me disais : "Comment puis-je laisser la plus jeune aller à l'école alors que l'aînée doit rester à la maison ? Je ne voulais pas qu'elles pensent que je donnais la priorité à l'une par rapport à l'autre. J'ai donc décidé qu'elles resteraient toutes les deux à la maison ».

Mais cette situation était très pénible pour Salma : « Je pensais toujours à ce qu'il adviendrait de l'avenir de mes enfants ». Après son arrivée à Kunduchi, deux ans se sont écoulés pendant lesquels la mère a essayé d'inscrire ses filles à l'école. « Mais dans chaque école, et même face aux dirigeants locaux que j'allais voir, il y avait toujours une question d'argent. Elles ont donc dû rester à la maison. »

La rencontre avec les membres d'ATD Quart Monde

A cette époque, M. Kasian, habitant du quartier de Kunduchi et militant d'ATD Quart Monde, a un jour rencontré Salma. Il se souvient : « Je l'ai rencontrée dans le cadre du cours d'alphabétisation d'ATD, où ma femme et moi avions déjà étudié. Lorsqu'une nouvelle classe a commencé, j'ai pris la responsabilité de trouver de nouveaux élèves qui ne savaient ni lire ni écrire. Je passais dans différentes maisons et je parlais

du cours aux gens, racontant comment j'avais surmonté ma honte, afin d'encourager d'autres personnes à s'inscrire. C'est comme ça que j'ai rencontré Mama Athumani² [Salma] et que je l'ai convaincue de rejoindre la classe. »

« Apprendre à l'âge adulte n'est pas facile », dit M. Kasian, « et on a parfois honte. Mama Athumani avait du mal à suivre et voulait arrêter, mais je ne voulais pas qu'elle abandonne. J'habitais près de chez elle et j'allais souvent la voir pour essayer de comprendre pourquoi elle ne venait pas en classe. Lorsque j'ai réalisé que ses enfants n'allaient pas à l'école, je me suis senti très mal. C'est pourquoi j'ai poussé les volontaires ATD à se rapprocher de cette mère.. »

En effet, Mr Kasian avait compris que l'inquiétude constante pour l'avenir de ses enfants empêchait Salma de suivre les cours d'alphabétisation, malgré son désir d'apprendre. Salma raconte : « Mes enfants me disaient : "Maman, tu vas à l'école. Pourquoi ne pas trouver une école pour nous aussi ?". C'était très dur pour moi. »

Salma s'est ouverte de ses difficultés à M. Kasian, puis aux volontaires permanents de l'équipe d'ATD QM régulièrement présents au cours. Ces volontaires assistaient aux cours à la fois pour soutenir les étudiants, mais aussi pour leur présenter le programme d'accès aux actes de naissance, mené par ATD Quart Monde (En Tanzanie comme en de nombreux pays, les personnes en situation de grande pauvreté ont souvent d'immenses difficultés à obtenir un acte de naissance pour leurs enfants, ce qui entrave d'emblée leur vie future, empêche l'inscription à l'école ou l'accès aux examens. Après avoir entendu parler du programme, Salma a dit aux volontaires qu'elle souhaitait obtenir elle aussi des actes de naissance pour ses enfants. Cette demande de la mère, ainsi que les demandes répétées de M. Kasian, ont incité l'équipe à lui rendre visite.

La recherche commune d'une solution

Hamisi et Hemed, les deux volontaires qui sont allés la visiter, ont découvert que Salma habitait auprès d'un entrepôt où elle était autorisée à vivre avec ses enfants en échange d'un gardiennage nocturne, non rémunéré. Au cours de cette première visite, Salma leur a fait visiter les lieux, leur a montré le potager qu'elle y cultivait. Elle a cueilli des épis de maïs et leur a préparé un repas. Les deux volontaires ont senti intuitivement que ce n'était pas le moment de poser des questions sur la non-scolarisation des enfants, qui jouaient autour d'eux.

Quelques jours plus tard, lors d'une deuxième visite, alors qu'elle remplissait les formulaires pour les actes de naissance des enfants apportés par Hamisi et Hemed, Salma a exprimé son espoir de pouvoir inscrire à nouveau ses enfants à l'école, tout en disant qu'elle ne savait pas comment reprendre les

² Thème central des Ambitions communes d'ATD Quart Monde pour 2013 - 2017, Archives d'ATD Quart Monde, Centre international Joseph Wresinski.

démarches. Hamisi et Hemed l'ont écoutée. Ils ont évité de lui faire des promesses, mais de retour au centre ATD QM, ils ont fait part de la situation à l'équipe. Ensemble, l'équipe a pris la décision qu'ils iraient régulièrement rendre visite à la famille afin de "mieux la connaître" et de comprendre la nature des obstacles à la scolarisation des filles.

Les volontaires ont donc continué à visiter la famille toutes les deux semaines, pendant plusieurs mois. Parfois, lorsqu'ils se rendaient à la carrière pour rencontrer certains parents dans le cadre du programme d'accès aux actes de naissance, ils y rencontraient également Salma. Elle cassait des pierres pendant la journée, accompagnée de ses deux filles qui l'aidaient ou qui surveillaient leur jeune frère. A plusieurs reprises au cours de ces rencontres, les volontaires et Salma ont réfléchi ensemble à la stratégie à adopter pour réinscrire les filles à l'école. Deux solutions se présentaient à Salma : soit réussir à récupérer les dossiers de transfert, soit inscrire ses filles dans une école qui avait une classe Memkwa³, c'est-à-dire un cours condensé à destination des enfants déscolarisés ou jamais scolarisés, afin de leur permettre de réintégrer l'enseignement normal. Après avoir choisi l'option Memkwa, dont elle a pris connaissance grâce aux volontaires, Salma s'est mise à la recherche d'une école proposant ce programme. Elle a visité deux écoles à proximité, mais sans succès. Pour ne rien arranger, elle a essuyé quelques critiques, notamment le reproche d'être "assistée" par une ONG. « J'étais tellement déçue... Je me souviens que je me suis perdue sur le chemin du retour et que j'ai pleuré pendant tout le trajet. J'ai dit à mes enfants : "Oubliez l'école"... Et je suis allée expliquer à Hamisi que j'étais allée dans différentes écoles mais que je n'avais pas réussi à obtenir une place pour mes enfants ».

Pendant le temps de ces démarches, l'équipe ATD QM continuait de discuter de la façon la plus pertinente pour elle de soutenir les sérieux efforts de la mère. Devant les grandes difficultés rencontrées par Salma au cours de sa recherche d'une école accueillante pour ses enfants, il a semblé à l'équipe que les obstacles seraient insurmontables par elle seule. Les volontaires ont donc pris la décision de l'accompagner lors de ses visites d'écoles et de prendre en charge les frais de scolarité, les cahiers et les uniformes. La mère en a été très soulagée.

Deux volontaires, Hamisi et Reachel, se sont alors rendus avec la famille dans une école primaire située à quelques minutes de marche, qui s'est avérée avoir un programme Memkwa. Après avoir inscrit les enfants, la directrice de l'école leur a demandé d'aller voir l'enseignante de la classe Memkwa. Cette première rencontre avec l'enseignante ne s'est pas bien passée. Celle-ci a reproché à la mère d'avoir le souci de s'habiller correctement, mais pas celui d'envoyer ses enfants à l'école. « Pourquoi les avez-vous gardées

³ MEMKWA est l'acronyme swahili de Complementary Basic Education in Tanzania (COBET), un programme communautaire lancé par le gouvernement en 1999 pour offrir un système d'éducation formelle aux enfants trop âgés ou ayant dépassé l'âge de la scolarité. L'enseignement primaire est condensé dans un programme de trois ans, à l'issue duquel les élèves peuvent rejoindre l'enseignement secondaire classique. cf. <https://academicjournals.org/journal/ERR/article-full-text-pdf/9B5158363946>

à la maison pendant tout ce temps ? Et maintenant, vous vous attendez à ce que les gens vous aident ! ». Salma s'est sentie profondément humiliée.

Au cours de cet échange, Reachel a répondu à l'enseignante que ce n'était pas une façon correcte de parler à la mère, encore moins devant ses enfants. Hamisi a dit qu'il valait mieux qu'ils partent. Sur le chemin du retour, il a fallu un long moment aux volontaires pour parvenir à calmer et à rassurer la mère. Dans leur for intérieur, les deux volontaires en venaient pourtant eux-mêmes à douter de leur capacité d'aller ensemble jusqu'au bout de la démarche d'inscription, alors que la mère se sentait aussi rejetée et humiliée.

Le lendemain, Hamisi est allé de lui-même voir la directrice de l'école pour lui raconter ce qu'il s'était passé avec l'enseignante. La directrice a écouté, s'est montrée compréhensive et préoccupée. Elle a proposé au volontaire de revenir avec la mère pour terminer l'inscription, afin que les enfants puissent commencer l'école.

Deux jours plus tard, Salma et Hamisi sont allés rencontrer la directrice de l'école, Mme Pelagia Mdimi. Hamisi se souvient de ce moment : « La directrice était très calme, très bienveillante. Elle a donné du temps à Mama Athumani pour qu'elle explique la situation. Mama Athumani n'a donc eu aucune difficulté à s'exprimer, alors je ne suis pas intervenu ». Après leur échange, Mme Mdimi a rédigé une note qu'elle a donnée à Hamisi et à Salma, pour qu'ils la transmettent à l'enseignante Memkwa. Après l'avoir lue, la professeure Memkwa a dit que les enfants pourraient venir en classe le lendemain. Hamisi se souvient : « Mama Athumani n'a pas dit grand-chose à l'enseignant, mais lorsque nous sommes partis dire au revoir au directeur, elle était très, très heureuse ».

La difficile réadaptation à l'école

Le lundi suivant, Hamisi s'est rendu chez la famille à 7 heures du matin « juste pour être là et aider à préparer les enfants pour l'école ». Ensemble, ils sont passés devant le bureau de la directrice, qui a offert aux enfants des cahiers et des stylos. Puis les deux jeunes filles sont retournées en classe pour la première fois après presque deux ans de déscolarisation.

L'enseignante adjointe de la classe Memkwa se souvient : « ...lorsque les filles sont arrivées en classe, elles étaient différentes des autres élèves, en raison de leur vie dans la rue. Même leur comportement n'était pas le même. Ma responsabilité était de m'assurer qu'elles apprennent ce que les autres élèves apprennent dans la classe et qu'elles réussissent. Je leur ai accordé plus de temps et d'aide parce que je savais qu'elles étaient affectées par la situation qu'elles vivaient. »

Hamisi a suivi de près leur scolarité en se rendant chez elles, avec Reachel ou Hemed, pour s'assurer qu'elles allaient bien et pour encourager la mère. De temps en temps, il se rendait seul à l'école, afin de

comprendre quels types de problèmes les enfants rencontraient ou afin de savoir si la directrice ou l'enseignante Memkwa avait besoin de discuter de quoi que ce soit.

Pour sa part, Salma a fait de gros efforts pour soutenir la scolarité de ses enfants : « Je travaillais très dur pour pouvoir garder un peu d'argent pour mes enfants et j'essayais d'être proche des enseignants pour leur expliquer ma situation. Parfois, je ne mangeais pas bien afin d'économiser de l'argent pour l'école ».

Absentes de l'école depuis longtemps, il n'a pas été facile pour Rhoda et Asha de se réadapter à la routine, au système et aux règles de l'école. Peu de temps après avoir admis les deux jeunes filles à l'école, la directrice s'est trouvée confrontée à un nouveau dilemme : « Un jour, les jeunes filles sont arrivées à l'école avec une demi-heure de retard alors que le cours avait déjà commencé. L'établissement ne permet pas aux enfants d'arriver en retard, alors l'enseignante ne les a pas laissées entrer dans la salle de classe. »

Rhoda, l'une des filles, explique pourquoi elles ne sont pas rentrées chez elles, mais sont allées à la plage : « La directrice de l'école était très en colère contre nous ce jour-là. Elle a dit qu'elle voulait rencontrer nos parents pour savoir pourquoi nous étions arrivées en retard. Nous étions un groupe d'élèves. Au lieu de rentrer à la maison et de demander à nos parents d'aller rencontrer la directrice de l'école, nous sommes allées à la plage pour y passer la journée, en pensant que le lendemain, la directrice aurait peut-être oublié. Mais elle n'oublie jamais. »

Comment la directrice de l'école pourrait-elle oublier ce jour ? Elle se souvient : « Le soir, alors que j'étais en réunion avec le comité de l'école, une voiture de police est arrivée avec les deux filles et quelques autres élèves d'une autre école. L'un des policiers a dit : "Nous étions en train de patrouiller sur la plage et nous avons trouvé ces enfants en train de jouer pendant les heures d'école". Cela n'a pas fait bonne impression. Le comité était là avec moi quand la police est arrivée avec ces filles.

Les membres du comité de l'école étaient très en colère et disaient : "Ces élèves sont un mauvais exemple pour les autres élèves". Dans un premier temps, le comité scolaire a décidé de suspendre les filles. Je n'avais rien à dire, c'est le comité scolaire qui a le pouvoir de décision. J'ai donc laissé les enfants rentrer chez elles ». Peu après, le comité a informé la directrice qu'il avait décidé d'expulser les filles de l'école et qu'il allait écrire une lettre à Hamisi et à Salma pour le leur annoncer. Mme Mdimi, la directrice de l'école, a suggéré qu'il serait préférable de ne pas les chasser mais de les suspendre. Le comité semblait prêt à se contenter d'une suspension d'un mois. Mais la directrice n'était toujours pas satisfaite : « Je me suis demandée comment je pouvais aider ces filles à revenir plus tôt à l'école. Parce qu'un mois, c'est très long pour des enfants qui restent à la maison ».

Un mois peut en effet signifier un long retard dans l'éducation d'un enfant. En effet, tout cela s'est passé peu de temps avant la fin de l'année, lorsque la réussite aux examens pouvait permettre aux enfants

de passer dans une classe ordinaire. Un mois de suspension aurait suffi pour leur faire perdre, a minima, une année entière.

Salma s'est rendue à plusieurs reprises à l'école et a tenté en vain de demander à la directrice de reconsidérer la décision, et de permettre à ses deux filles de revenir, mais elle lui a répondu que ce n'était possible. Humiliée et désespérée, Salma est allée demander à ses amis volontaires d'ATD Quart Monde de l'accompagner à nouveau. Le lendemain, Salma est donc retournée à l'école avec Hamisi. Mme Mdimi se souvient : « Hamisi m'a dit : "Professeur, nous sommes vraiment désolés, s'il vous plaît aidez-nous et laissez les enfants revenir à l'école". Il m'a parlé de Mama Athumani et des nombreux efforts qu'elle avait déployés pour que les enfants aillent à l'école, et de la façon dont ATD avait dépensé de l'argent pour aider cette famille, avant que tout ne dérape ».

La directrice de l'école a estimé qu'elle ne devait pas être la seule à entendre ce que la mère et Hamisi lui avaient dit. Elle a donc convoqué le président du comité de l'école et l'officier de police à une réunion. De plus, elle a écrit une lettre au comité de l'école pour excuser l'attitude des filles et demander leur réintégration dans l'école.

Le comité de l'école s'est réuni à nouveau pour prendre une décision. Salma s'est présentée devant lui avec Hamisi, après s'être longuement préparée avec lui à réagir de la façon la plus appropriée dans l'éventualité où elles entendraient des paroles blessantes.

Hamisi a très poliment demandé au comité d'accepter que les enfants retournent en classe. Le président a dit que ces élèves ne changeraient pas, parce qu'elles avaient pris de mauvaises habitudes dans la rue. Il a ajouté que si on les mélangeait avec les autres élèves, elles les influenceraient sûrement de manière négative.

Cette longue et difficile conversation a duré deux heures et demie. Tout le monde semblait opposé à ce que les enfants retournent à l'école. Même la directrice de l'école, encore relativement nouvelle dans ses fonctions, déplorait l'intervention de la police qui, selon elle, avait jeté l'opprobre sur son école. Lorsqu'il a pu s'exprimer, Hamisi n'a pas minimisé la gravité du comportement des enfants. Il a déclaré : « Ce que les enfants ont fait est mal. Je suis d'accord pour que vous les punissiez. Mais leur dire de rester chez elles et de ne plus venir à l'école n'apportera rien de bon. J'ai le sentiment que cela rabaisse notre nation. Chaque jour, nous disons que les enfants sont l'avenir de la nation. Quel sera l'avenir de notre pays, si nous expulsions ces enfants ? Je ne parle pas seulement de ces deux-là, mais de tous les autres enfants. S'ils n'ont pas la chance d'aller à l'école, ils n'auront pas la chance de devenir quelqu'un, de contribuer à construire notre communauté comme enseignants, policiers ou dirigeants local. S'ils ont la possibilité d'étudier, notre pays sera plus sûr à l'avenir pour tout le monde et certainement pour eux ».

Le comité de l'école s'est finalement ravisé, et a décidé de laisser les deux enfants retourner à l'école. La directrice de l'école pense que la présence du volontaire d'ATD y est pour beaucoup : « Hamisi fait partie de l'histoire. C'était un défi puissant [de garder ces enfants dans l'école], et quand les membres du comité ont vu quelqu'un venir de la "ville", c'est-à-dire d'au-delà de leur propre district, pour soutenir Mama Athumani et sa cause, ils ont remarqué l'effort et ont été impressionnés ».

Elle ajoute : « J'ai pris le temps de parler au président du comité de l'école : "Donnons une nouvelle chance à ces élèves et voyons si elles changent. Si elles recommencent, nous les expulserons". Il a eu du mal à accepter. Je lui ai dit que je veillerai personnellement à ce qu'elles restent dans le droit chemin et deviennent de bonnes élèves. Le président a demandé : "Est-ce possible ? J'ai répondu : "Oui, je ferai de mon mieux". Un mois plus tard, le président est revenu et a demandé des nouvelles des enfants, si elles avaient changé ou non. Il les a rencontrées et a constaté qu'elles allaient bien désormais. En discutant avec elles, il s'est rendu compte du changement et des progrès qu'elles avaient accomplis. »

Une réussite collective : chacun en sort grandi

Selon la directrice de l'école, les enfants ne sont pas les seules à avoir changé pour le mieux : « Au début, l'enseignante de Memkwa n'était pas contente des enfants. J'ai essayé de lui conseiller de prendre du temps avec ces élèves, d'être proche d'elles, de penser qu'elles allaient changer. Après, elle m'a dit : "Tu es une bonne professeure, parce que ça s'est passé comme tu l'as dit. Maintenant, elles se débrouillent bien". De cette façon, l'enseignante a appris quelque chose des élèves. »

La directrice de l'école, l'enseignante Memkwa et la mère ont échangé leurs numéros de téléphone pour rester en contact. À intervalles réguliers, Hamisi a accompagné la mère à l'école pour suivre les progrès des deux filles, puis la mère a pris l'initiative de s'y rendre seule. Comme le dit Salma : « Un jour, j'ai remarqué que [les enfants] n'étaient pas marquées [comme présentes] dans leurs cahiers, alors je suis allée dire aux enseignants : "J'ai fait un long chemin avec mes enfants pour les soutenir. Si elles rentrent à la maison sans que leur cahier soit marqué, je ne peux pas être sûre qu'elles sont venues à l'école". Les enseignants m'ont félicitée et m'ont dit : "Si nous avions plus de mères comme vous, nous aurions de bons résultats" ». Salma est reconnue à l'école ; les enseignants l'accueillent avec respect. Et elle s'assure de téléphoner à l'enseignant si l'un des enfants devait manquer l'école pour quelque raison que ce soit.

Après cette expérience, Salma est plus confiante lorsqu'elle s'adresse à des personnes en position d'autorité. Elle est allée seule inscrire son plus jeune fils à l'école maternelle puis à l'école primaire. Toutes les deux semaines, elle se rend à l'école pour s'enquérir des résultats de ses enfants en classe. Lorsqu'il y a des réunions à l'école, Salma est présente. Elle ne manque jamais une réunion et essaie de parler aux autres participants. Les deux aînées ont passé environ six mois dans la classe de Memkwa avant de réussir les examens qui leur ont permis d'entrer à l'école ordinaire (Standard Four). Selon leur mère, elles aiment

l'école et terminaient leur septième année en 2018 lorsque cette histoire a été écrite. Aujourd'hui, elles sont à mi-parcours de l'école secondaire.

Au fil des années, Salma s'est liée d'amitié avec l'équipe d'ATD Quart Monde. Aujourd'hui, elle semble avoir changé et sourit souvent. « Quand j'ai vu mes enfants retourner à l'école, explique-t-elle, cette réussite m'a beaucoup changée. Maintenant, je ne suis plus stressée quand je me demande si elles vont réussir les examens et comment elles vont continuer l'école secondaire. Je laisse cela à Dieu lui-même, il sait ce qu'il fera. Ce qui a changé pour moi personnellement, c'est que je suis maintenant en bonne santé. Je sais que j'ai encore beaucoup de difficultés dans ma vie, mais Dieu m'aidera et j'ai encore de l'énergie pour travailler ».



Analyse de l'histoire par les groupes de travail

Parmi les quatre délégués tanzaniens présents au séminaire [Tous peuvent apprendre si..., Séminaire international ayant eu lieu en 2018, duquel sont issues la plupart des histoires publiées dans cette série], deux étaient les protagonistes de cette histoire : Hamisi Mpana, le volontaire permanent qui a accompagné Salma dans ses efforts pour ramener ses enfants à l'école, et Mme Pellagia Mdimi, directrice de l'école primaire de Kunduchi où les filles étaient inscrites. Salma avait également été invitée, mais elle ne pouvait pas laisser ses enfants pendant toute une semaine. Laurent Ganau, volontaire ATD, et Aloyce Benjamin Chija, enseignant, étaient présents depuis la Tanzanie. Tous ont participé à un programme de recherche participative dans leur pays sur l'accès à l'éducation primaire pour les enfants vivant dans l'extrême pauvreté.⁴

Dans leurs premières réactions, les groupes de travail ont suivi le cours de l'histoire tanzanienne, en essayant de distinguer les étapes "avant" et "après" la réussite et d'identifier les actions particulières mises

⁴ Cette recherche participative a été menée avec le soutien financier de l'UNESCO et de l'Agence Française du Développement (AFD) de janvier 2015 à mars 2016 dans le district de Kinondoni, à Dar es Salaam, afin de comprendre les conditions adéquates pour que les enfants vivant dans l'extrême pauvreté commencent et terminent l'école primaire. <https://www.atd-fourthworld.org/access-primary-school-education-children-living-extreme-poverty-atd-tanzania/>

en œuvre par différents acteurs de l'histoire qui ont permis le changement et débloqué des situations compliquées.

Avant/après

Au départ, il y a la situation initiale, sombre et désespérée, d'une mère célibataire qui s'efforce de donner à sa famille les moyens de survivre. Elle-même est analphabète et ses filles ne sont plus scolarisées depuis qu'elles ont déménagé pour chercher du travail et un abri dans un nouveau quartier de Dar es Salaam. Et puis il y a la réussite, deux ans plus tard : les enfants ont rattrapé leur retard scolaire et sont en bonne voie pour achever l'enseignement primaire et poursuivre dans le secondaire.

Moments clés et principes d'action

Plusieurs participants ont souligné les premiers pas de la mère, motivée et déterminée à redonner à ses filles la possibilité de s'inscrire à l'école. Elle avait essayé de trouver une école qui accepterait ses enfants, mais en vain. Lorsqu'elle a appris l'existence des classes Memkwa, elle a recommencé ses tentatives malgré les échecs et les humiliations passés, cette fois-ci accompagnée par les volontaires. Plusieurs participants ont fait valoir, sur la base de leur expérience personnelle, que **pour qu'un succès soit durable, les travailleurs sociaux doivent suivre les préoccupations et les souhaits profonds des parents et respecter leur rythme.**

« Pourquoi les mères sont-elles toujours seules ? Où sont les hommes quand les femmes sont complètement seules avec leurs enfants ? » a fait remarquer un participant du Burkina Faso, après avoir mentionné une situation similaire de famille monoparentale dans son propre pays. « Ces mères ont besoin d'être accompagnées dans l'éducation de leurs enfants. »

Plusieurs actions ont été mentionnées qui ont conduit à des tournants dans l'histoire :

M. Kasian, le voisin qui avait lui-même appris à lire et à écrire grâce au programme d'alphabétisation des adultes organisé par ATD Quart Monde, s'est chargé d'aider à trouver des élèves pour le cours suivant. Grâce à son implication et à son insistance, les volontaires d'ATD ont fait la connaissance de Salma et de ses enfants. Considérer les participants aux programmes non seulement comme des bénéficiaires mais aussi comme des partenaires a permis à ATD, à plusieurs reprises, d'entrer en contact avec des personnes en situation de grande pauvreté, qui sont souvent les plus difficiles à atteindre. **S'appuyer sur des personnes ayant l'expérience de la pauvreté pour " aller vers ceux dont la contribution manque encore "**⁵ est un élément important de la démarche d'ATD Quart Monde.

⁵ Thème central des Ambitions communes d'ATD Quart Monde pour 2013 - 2017, Archives d'ATD Quart Monde, Centre international Joseph Wresinski.

C'est encore M. Kasian qui a été le premier à découvrir que les deux filles n'allaient pas à l'école et il a demandé aux volontaires d'ATD d'aller rendre visite à cette famille.

À ce stade de l'histoire, de nombreuses questions ont été soulevées dans les groupes de travail sur le fait que le volontaire a rendu visite à la famille pendant près de six mois avant d'accompagner l'inscription des filles à l'école. Il est important de **reconnaître un dilemme** pour pouvoir faire des choix conscients. Ici, les participants ont clairement vu un dilemme entre l'urgence de ne pas perdre plus de temps pour l'éducation des enfants et la nécessité de bien comprendre la situation et les freins rencontrés par la famille, pour actionner les bons leviers et surtout pour ne pas chercher des solutions à la place de la mère.

D'autres faits ont confirmé l'importance de ce que les participants ont appelé la "patience active" : L'équipe ATD avait rappelé à Hamisi la nécessité de connaître d'abord le tissu social autour de la famille afin de ne pas décourager ou remplacer les solidarités existantes. Ils avaient aussi volontairement "laissé la mère décrire sa propre vie", une attitude d'écoute intense sans tirer de conclusions trop rapides. Au contraire, ils en sont venus à penser qu'il y avait beaucoup de choses qu'ils ne savaient pas. Cette "patience active" a été reformulée par un groupe de travail comme un principe d'action : "**attendre que les gens décrivent la situation dans leurs propres termes**". La différence entre l'inaction et la patience active réside dans l'attitude de confiance, l'absence de jugement, le fait de ne pas précipiter les décisions, la volonté d'apprendre à connaître les familles, de les accompagner dans leur cheminement et de respecter leurs choix. « **Permettre à la mère de prendre l'initiative**, comme ils l'ont fait lorsqu'ils l'ont laissée chercher pour la première fois une école qui accepterait ses enfants », a déclaré un participant. « C'est respecter sa dignité », dit un autre.

La suite de l'histoire confirme que cette décision de prendre le temps nécessaire pour se connaître plus profondément, bien que risquée et difficile à prendre, a bien été un pas décisif vers la réussite. L'un des collaborateurs de Hamisi souligne que « ces six mois lui ont permis de créer un climat de confiance. Si, après la première visite, Hamisi avait poussé la mère à inscrire les filles à l'école, sans se connaître, sans créer une relation de confiance mutuelle avec Salma, tout aurait pu s'effondrer face à la crise, aux défis difficiles que nous devons relever. Au cours de ces six mois, quelque chose s'est construit, est devenu fort et solide, si fort qu'il a résisté à l'épreuve de l'adversité ».

Ce "quelque chose de si fort" pourrait être appelé renforcement des capacités, développement de l'estime de soi parce que l'on sait sur qui l'on peut compter et pour qui l'on compte.

Les groupes ont toutefois noté que les volontaires ne se contentaient pas d'attendre et d'écouter. Il y a eu le cours d'alphabétisation pour la mère, la campagne de délivrance de certificats de naissance où les volontaires rencontraient parfois la famille à la carrière de pierre lorsqu'ils allaient remplir des papiers avec

les travailleurs qui voulaient obtenir des certificats de naissance pour les membres de leur famille. Des visites mensuelles à domicile ont également été organisées pour réfléchir avec la mère à la stratégie à mettre en oeuvre.

Saisir le moment, quand il se présente, est un autre principe d'action mentionné par les groupes. Ayant constaté que les efforts de la mère pour trouver une école pour ses enfants ne se concrétisaient pas, le volontaire a apporté tout son soutien à son initiative. L'accord de l'équipe ATD de prendre en charge les frais de scolarité, les uniformes, les stylos et le papier a été un soutien important pour la mère. A plusieurs moments du récit, il est apparu particulièrement important que le volontaire individuel accompagnant une famille ait cette possibilité de prendre du recul et de bénéficier des conseils et du soutien de ses collègues. Cela aussi a été formulé comme un principe d'action : "**Informer l'équipe et prendre les décisions importantes en équipe**".

Les obstacles matériels sont douloureux, mais ne sont pas nécessairement les plus difficiles à surmonter. Les principales pierres d'achoppement mentionnées sont l'humiliation que la mère a subie lors de la première rencontre avec l'enseignante Memkwa et, plus tard, lors du face-à-face avec le comité de l'école qui voulait expulser ses enfants. Les efforts de Salma pour faire bonne impression en s'habillant bien ont été interprétés par l'enseignante Memkwa comme l'équivalent d'une négligence à l'égard des enfants, sous-entendant qu'elle investissait ses revenus dans ses vêtements, mais pas dans la scolarité de ses filles. Comme l'a souligné un participant : « J'ai appris dans le cas de l'enseignante Memkwa que nous portons parfois des jugements sans nous en rendre compte. Je sais que je l'ai fait aussi. J'ai un exemple en tête, (...) très similaire, où j'ai supposé qu'une famille n'était pas dans une situation difficile en raison de la façon dont elle se présentait, (...) en fait, elle était sans abri ».

L'efficacité des interactions de la cheffe d'établissement pour **débloquer les situations en suscitant la compréhension** a également été examinée. Sa capacité à écouter et à s'intéresser à la détresse d'une mère et de ses deux enfants d'âge scolaire était d'autant plus impressionnante qu'elle dirige une école de 2 000 élèves. Face à l'enseignante Memkwa qui pensait que "ce n'est pas le genre de famille qui a besoin de cette classe", la cheffe d'établissement a su engager la conversation et faire preuve de compréhension en expliquant la situation de la famille et en la poussant gentiment à accepter les enfants dans la classe. Face au comité de l'école qui voulait expulser les enfants de l'école, Mme Mdimi a suggéré : « Il y a aussi une autre action possible : une suspension plus courte ». Elle a créé une sorte de compréhension qui a eu du sens pour le comité de l'école et a laissé la porte ouverte pour que ces enfants puissent continuer.

« Cela peut aider à **reconnaître la légitimité des préoccupations de chacun** », a souligné un participant. Parler de suspension plutôt que d'expulsion était une façon de dire "oui, je suis d'accord, si certains élèves sèchent l'école, ce n'est pas une bonne chose pour leur apprentissage et cela donne le

mauvais exemple". Elle reconnaît la préoccupation du comité scolaire en disant : "Oui, nous devons réagir, mais peut-être pas de manière aussi radicale". Elle a montré qu'elle comprenait le point de vue du comité scolaire et la situation à laquelle la famille était confrontée. L'enseignante Memkwa avait, elle aussi, des préoccupations légitimes : s'assurer que la classe servira bien aux enfants qu'elle est censée servir. Et ce, à un moment où, avec une enseignante adjointe, elle devait s'occuper de 90 élèves dans sa classe.

Le point culminant, qui est aussi un tournant dans l'histoire et qui a suscité de nombreuses réactions parmi les participants au séminaire, est le moment où les deux filles ont été ramassées à la plage alors qu'elles faisaient l'école buissonnière. L'enjeu était de taille pour toutes les personnes impliquées : pour les enfants et leur mère en premier lieu, puisque les enfants étaient suspendus de l'école et qu'une exclusion permanente se profilait, mais aussi pour la cheffe d'établissement, encore nouvelle dans ses fonctions, qui avait été profondément embarrassée devant le conseil d'établissement par l'apparition de la camionnette de la police qui avait ramené les enfants. « J'ai eu honte, a-t-elle admis, parce que le conseil d'administration compte beaucoup de personnes ayant une forte personnalité et d'importantes responsabilités. Ils peuvent dire que je ne suis pas à ma place parce que j'autorise les élèves à aller à la plage ». Défendre cette famille signifiait donc prendre un certain risque personnel, ce qu'elle balaya généreusement en disant : « Je pense que si on décide de faire quelque chose, il ne faut pas mettre son risque en premier dans la balance. Les enfants étaient en danger, elles auraient pu se noyer en allant se baigner seules. » Un autre participant a tiré la conclusion suivante : **"Connaître son propre risque, l'accepter, reconnaître le risque pris par les autres"**.

Après la remise des enfants par la police et la réunion décisive entre le président de la commission scolaire, le directeur de l'école, l'enseignante Memkwa, l'officier de police et Salma, accompagné de Hamisi, plusieurs jours se sont écoulés pendant lesquels chacun a pu réfléchir à ce qui s'était passé et préparer ses arguments. C'est aussi une période de pré-négociations : Salmai est allée voir la cheffe d'établissement pour lui dire qu'elle était désolée pour les enfants et qu'elle souhaitait qu'elles retournent à l'école ; la cheffe d'établissement a accepté qu'elles retournent à l'école et a décidé d'écrire au président du comité de l'école pour qu'il les accepte à nouveau. Ce qui a le plus frappé les participants au séminaire, c'est que le dialogue entre les différentes parties prenantes n'a jamais cessé. Pourtant, lors de cette réunion décisive, tout semblait bloqué. Des positions ont été prises et maintenues. Un participant a demandé : si Salma n'avait pas été accompagnée à cette réunion, aurait-elle pu faire valoir son point de vue ? Aurait-elle été prise au sérieux ? Il est fort probable que non.

Lorsque tout le monde est dans l'impasse, la seule chose qui permet de relancer les choses, c'est **d'élargir le cadre, de replacer les choses dans leur contexte et leur perspective**. C'est exactement ce qu'a fait Hamisi en recadrant le problème. Il n'a pas plaidé la compassion pour une famille pauvre, ni dit aux

membres du conseil d'administration de l'école ce qu'ils devaient faire. Au contraire, il a repoussé les murs de l'école en posant une question d'une portée beaucoup plus large : "Quel sera l'avenir de notre pays si nous expulsions ces enfants ?" Il a ensuite dressé le tableau de ce qui se passerait, en créant un lien étroit entre l'avenir de ces enfants et toutes les personnes présentes dans la salle : "*S'ils n'ont pas la chance d'aller à l'école, ils n'ont pas la chance de devenir quelqu'un d'important pour l'avenir de notre communauté, comme un enseignant, une policière ou un dirigeant local. Ce qui veut dire : Ils ne pourront pas devenir quelqu'un d'important et d'utile comme vous.* Puis il transforme la phrase en son équivalent positif, avec un résultat positif pour l'ensemble du pays : "*S'ils ont cette chance d'étudier, notre pays sera plus sûr à l'avenir pour tout le monde et très certainement pour eux. Il est désormais clair que laisser ces deux enfants - et tous les enfants du monde - étudier est raisonnable, meilleur et plus sûr pour tout le monde.*

Dans la méthode *Apprendre de ses réussites*, les moments clés décrivent des moments où les protagonistes de l'histoire se trouvent à la croisée des chemins et décident, parmi plusieurs possibilités, de la route qui les mènera finalement à la réussite. Dans cette histoire, le comité de l'école et la cheffe d'établissement ont décidé de laisser les deux enfants retourner à l'école.

Enfin, dans cette histoire, le succès a clairement été partagé par les enfants, la mère, le voisin militant, le bénévole à plein temps, la cheffe d'établissement, l'enseignante Memkwa, le policier et le comité de l'école, y compris son président. Toutes ces parties prenantes ont utilisé leur position et les possibilités à leur disposition pour répondre de manière adéquate au défi. Le respect mutuel et la reconnaissance de la légitimité des préoccupations de chacun d'entre eux ont permis d'éviter les conflits et d'instaurer une coopération dont tout le monde est sorti gagnant. Les élèves sont devenues de meilleures élèves. La mère a veillé de manière exemplaire sur la scolarité de ses enfants et a surmonté sa timidité à s'opposer aux personnes en position d'autorité. Le voisin militant a continué à s'occuper des autres membres de la communauté. L'équipe ATD s'est laissée guider par les aspirations et le rythme de la mère, en respectant le temps nécessaire à la confiance mutuelle, à la diminution de la peur. La cheffe d'établissement est plus que jamais convaincue du droit à l'éducation des enfants issus d'un milieu d'extrême pauvreté et de la valeur du temps investi pour parler aux parents, aux enseignants, au comité de l'école, cherchant à créer l'unité en les aidant à se comprendre. L'enseignante Memkwa a surmonté sa peur des enfants différents des autres et a reconnu avoir appris quelque chose de nouveau de sa cheffe d'établissement, des enfants et de leur mère. Enfin, le comité de l'école, en écoutant, en prenant en compte d'autres façons de voir les choses, a pu s'ouvrir à une vision plus large. Par conséquent, et de manière admirable, ils ont été en mesure de prendre de la distance avec leur réaction initiale pour parvenir à une meilleure décision. Le président mérite d'être mentionné en particulier, car il a accordé du crédit au point de vue de la cheffe d'établissement sans être totalement convaincu. Il était ouvert à l'idée de donner une

seconde chance aux enfants, au moins pour savoir s'ils la méritaient ou non. Il est revenu plus tard, prêt à rencontrer les enfants, à se convaincre que la décision avait été la bonne, que les enfants étaient capables de progresser et de devenir de meilleurs élèves.

Un participant a conclu que l'histoire était jalonnée de moments clés pendant lesquels quelqu'un cherchait des solutions par le dialogue : « M. Kasian ne sait pas quoi faire pour Salma, alors il parle aux bénévoles. Les volontaires se rendent sur place, ne savent pas comment agir et vont discuter avec leur équipe. Ils vont à l'école avec la mère, un dialogue s'établit entre la mère et les enseignants... Ce que j'ai retenu comme principe d'action, c'est qu'il faut **constamment favoriser le dialogue de personne à personne et au sein d'un réseau** ».
